



1- L'hôpital de Dunkerque au début du XX^e siècle.
2- Le pavillon de la maternité bombardé en 1917.
3- Le Centre hospitalier en 2010.



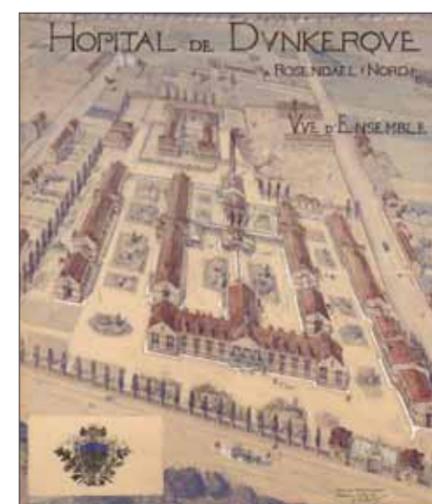
Patrimoine

L'histoire mouvementée de l'hôpital civil

L'ancien hôpital civil de Dunkerque célèbre son centenaire dans le cadre des festivités du 150^e anniversaire de la création de la commune de Rosendaël. « Dunkerque Magazine » vous emmène à la découverte d'un pan entier de l'histoire sanitaire dunkerquoise.

La première maison hospitalière est fondée entre 1273 et 1328 à proximité de l'église Saint-Éloi, sous l'appellation d'hôpital Saint-Jean. Détruite par un incendie, elle sera remplacée par l'hôpital Saint-Julien construit en 1452 rue Faulconnier. À la fin du XVII^e siècle, les magistrats de Dunkerque souhaitent réformer l'assistance aux pauvres. Un nouvel hôpital Saint-Julien sera construit en 1720 à l'angle des actuelles rues Royer et Poincaré, mais il se révèle bien vite insuffisant. En 1737, il est élevé au rang d'hôpital général de la Charité sur ordre de Louis XV. Occupant un terrain de près de 4000 m², il est composé de bâtiments dont les fenêtres sont grillagées ou

munies de barreaux de fer. À l'intérieur, on recense quelque 800 pensionnaires : pauvres, invalides, enfants abandonnés, vagabonds, insensés, mendiants et filles de mauvaise vie. Il sera transformé en hospice civil après la Révolution. Un projet de construction d'un établissement hospitalier sur la commune de Rosendaël, sur des terrains appartenant à la commission des hospices de Dunkerque, est soumis au conseil municipal de Dunkerque en 1886. Il faudra encore attendre treize ans et un rapport du Docteur Reumaux, conseiller municipal, pour se rendre à l'évidence : le maintien de l'hôpital à son emplacement est contraire aux données les plus élémentaires d'hygiène. En 1898, la commission administrative confie à l'archi-



tecte Jean-Baptiste Maillard le soin de préparer les plans et devis du nouvel hôpital qui sera inauguré le 1^{er} septembre 1909 par Henri Terquem, maire de Dunkerque. D'une capacité de 179 lits à l'origine - ce chiffre montera à plus de 400 au début des années 1970 -, il est constitué de pavillons indépendants construits de plain-pied sur un terrain de 30000 m² le long de l'actuelle avenue de Rosendaël.

Une organisation rationnelle

Le hall d'entrée se compose de deux pavillons symétriques : l'un abrite la loge du concierge, l'autre est réservé aux médecins, tandis qu'à l'étage se trouve le logement d'un interne. Ils sont reliés par un vaste hall

recouvert d'une toiture vitrée et percé de deux portes en fer forgé pour le passage des voitures. Le pavillon des services administratifs abrite les bureaux et la salle de délibération de la commission administrative. Les ailes du bâtiment sont dévolues à la pharmacie et à la communauté religieuse des Filles de l'Enfant-Jésus. Édifiée grâce à des dons de particuliers, la chapelle est adossée à ces bâtiments.

Les quatre pavillons situés dans la partie ouest du terrain sont réservés au service des femmes et portent le nom d'Angellier-Beck. Ils accueillent des fiévreuses, des blessées, des tuberculeuses et des femmes enceintes ou venant d'accoucher. La maternité sera détruite le 10 septembre 1917 par une tor-



Une exposition et deux conférences

.....
 L'exposition « L'hôpital civil de Dunkerque (1909-2009), un siècle au service de la communauté » est présentée conjointement par les Archives municipales et le CHD jusqu'au 30 avril dans le hall d'accueil du Centre hospitalier. Elle sera mise en ligne sur le site Internet www.ch-dunkerque.fr à partir du 1^{er} mai. Par ailleurs, Olivier Ryckebusch du service des Archives municipales animera deux conférences sur l'histoire des hôpitaux de Dunkerque. La première est programmée le jeudi 22 avril à 18h30 à l'auditorium du CHD sur le thème « le traitement des maladies au XVIII^e siècle et le métier d'infirmière aux XIX^e et XX^e siècles ». La seconde conférence aura lieu le jeudi 4 novembre à 18h30 à la mairie de Rosendaël et portera plus particulièrement sur le traitement de l'enfance à l'hôpital.

1- La salle des accouchées, avec au fond de la pièce une couveuse.

2- Des vérandas vitrées qui font office de solarium.

3- Une cuisine moderne et fonctionnelle pour l'époque.

4- Des infirmières de l'hôpital ravitaillent un train sanitaire durant la Seconde Guerre mondiale.

5- Le personnel militaire de l'hôpital 32 bis.



pille aérienne allemande. Le service sera transféré dans un dispensaire situé à proximité de l'hôpital qui par la suite sera agrandi. Il recevra le nom de Victor Rose, vice-président de la commission administrative de l'hôpital lors de son inauguration le 25 novembre 1928.

La partie est du terrain comprend les pavillons réservés au service des hommes: le pavillon Isodore Monteuis pour les blessés, le pavillon Désiré Gaspard pour les tuberculeux et le pavillon Gustave Féron pour les fiévreux.

Le pavillon Jean Trystram, dédié aux contagieux, est complètement séparé des autres bâtiments par une grille et divisé en deux parties. La première est réservée aux maladies contagieuses ordinaires (rougeole, scar-

latine, diphtérie) soignées en chambres isolées. La seconde est dévolue aux grandes maladies épidémiques (variole, peste, choléra). Le service des contagieux comporte deux ailes qu'un jardin sépare pour départager femmes et hommes. Le développement du trafic portuaire notamment vers l'Extrême-Orient impose de s'adapter aux maladies exotiques.

Un équipement à la pointe du progrès

L'aménagement intérieur des pavillons comprend des salles communes et des chambres particulières. Ces dernières sont réservées aux malades payants, aux blessés graves, ainsi qu'aux malades dont l'état ne permet pas un placement en salle commune. Ils fonctionnent de manière autonome et com-

muniquent avec les salles d'opération, situées au centre du site, par le biais de galeries fermées et chauffées. De vastes vérandas vitrées pouvant faire office de solarium sont accolées aux pavillons construits en briques jaunes et rouges. Les malades peuvent se promener dans les jardins ou sous les galeries couvertes en cas d'intempéries. Une grille sépare les pavillons des hommes de ceux des femmes. L'hôpital civil présente un outillage de pointe. Diverses machines, réunies dans le pavillon Henri Terquem, fournissent l'air chaud et froid, l'eau chaude, la vapeur pour la cuisine, la stérilisation de l'eau, la désinfection. Les principales installations des cuisines utilisent les derniers progrès de l'application de la vapeur dans la cuisson des aliments. Ce dispositif permet la

préparation quotidienne de 400 repas.

Au cœur du premier conflit mondial

Lorsque la Première Guerre mondiale éclate, le maire met à la disposition de l'armée une partie de l'hôpital civil qui prend le nom « d'hôpital 32 bis ». Pour pallier le départ des hommes, le personnel hospitalier se féminise. De toutes conditions sociales, elles sont nombreuses à se porter volontaires pour assumer les fonctions d'infirmières. Si certaines ont suivi une formation dispensée par l'une des sociétés de la Croix-Rouge, d'autres découvrent la profession sur le vif. L'hôpital civil compte alors à son service trente-trois sœurs hospitalières issues de la congrégation des Filles de l'Enfant-Jésus,

vingt-deux infirmières laïques et soixante-sept bénévoles. Il accueille un flot massif de blessés et de réfugiés français et belges, tout en continuant d'assumer sa mission première: secourir une population dunkerquoise dont la misère est réelle. Cette situation devient critique lors des deux batailles des Flandres en 1914 et 1918, du fait de la proximité de la zone du front.

Un afflux de blessés en mai-juin 1940

Au début du conflit, l'hôpital est bombardé à plusieurs reprises par l'aviation allemande qui veut détruire un poste de défense antiaérienne (DCA) installé à proximité de l'établissement. Durant la bataille de Dunkerque de mai-juin 1940, l'hôpital accueille 850 blessés civils. Il

continue de fonctionner lors de l'entrée de l'armée allemande dans la ville, malgré les difficultés et les premiers bombardements de l'aviation britannique.

Au printemps 1942, l'hôpital est presque entièrement occupé par l'armée allemande au grand dam des patients dunkerquois. Le service général de médecine pour les femmes prend place dans une partie du pavillon des contagieux par manque de lits. Cela engendre de graves inconvénients car les patients atteints de maladies contagieuses ne peuvent être isolés. Pour pallier ce problème, on crée un hôpital annexe à l'hospice provoquant ainsi le départ de Dunkerque des vieillards et des enfants. L'évacuation est effectuée le 1^{er} juin 1942 vers l'hôpital Parmentier de Cambrai.



De l'hôpital civil au CHD :
autres temps,
autres équipements...



Une évacuation générale en 1944

En 1944, tous les malades sont transférés vers Bailleul, Armentières, Roubaix, Tourcoing et Cambrai. Dès le début du siège de la poche de Dunkerque en septembre 1944, l'hôpital de Dunkerque est occupé dans sa totalité par les services sanitaires de la Croix-Rouge allemande afin d'y accueillir les blessés allemands du front. Les services de l'hôpital s'installent alors à Socx, dans un ancien orphelinat.

Le 8 mai 1945, l'amiral Frisius, commandant la forteresse de Dunkerque, reçoit à l'hôpital civil les officiers alliés venus le convoquer à la séance de reddition qui doit se tenir le lendemain à Wormhout. Quelques jours plus tard, l'administration reprend possession de ses pavillons avec une centaine de malades allemands encore alités. Les bâtiments ont tenu le choc et les équipes sont d'emblée très sollicitées. Les combats ont cessé, mais les mines continuent de faire des victimes.

La création du Centre hospitalier en 1976

Un nouvel ensemble hospitalier est en gestation dès la fin des années 1950. Sa concrétisation prendra du temps. Le Centre hospitalier de Dunkerque (CHD) sera inauguré le

18 octobre 1976 par Simone Veil, ministre de la Santé. Il est constitué d'un bâtiment carré de 120 mètres de côté, comportant un rez-de-chaussée et un étage, surmonté de trois tours de sept étages, reliées par un bloc permettant les liaisons verticales. Dans la semaine qui suit l'événement, la direction de l'hôpital organise des portes ouvertes afin de permettre à la population de découvrir le nouvel établissement. Plus de 30000 visiteurs viennent admirer des installations à la pointe de la science médicale. Avec ses locaux d'accueil, vastes et bien éclairés, ses services de restauration et surtout ses équipements médicaux et chirurgicaux relevant d'une technologie de pointe, cet hôpital de 652 lits assure à Dunkerque une place privilégiée au sein des équipements français du pays. Trente-quatre ans plus tard, le CHD demeure le fer de lance en matière d'équipement de soins dans l'agglomération. Quant à l'ancien hôpital civil, il abrite le Fonds régional d'art contemporain (Frac), l'École régionale des beaux-arts, l'Établissement français du sang, l'Institut de formation en soins infirmiers du CHD, la résidence des internes en médecine, les archives et différents services administratifs hospitaliers. ◆

Sources : Archives municipales.

Le saviez-vous ?

Des Korvers durs au mal



Le Club de baseball-softball a été créé en 1986 par un groupe de jeunes désireux de pratiquer un sport très peu représenté en France. Il porte alors le nom d'EPAC Baseball Dunkerque Viking. Six ans plus tard, l'association prend le nom de Korvers de Dunkerque. Ce mot néerlandais signifiant corvette (bateau chasseur) apparaît pour la première fois dans les États de la marine du Roi à la fin du XVII^e siècle. Il figurera sur les listes de la flotte jusqu'en 1906 avant de réapparaître lors de la Seconde Guerre mondiale. Mais c'est une autre origine du mot qui a motivé le choix de nos joueurs de baseball. Korvers était également le nom donné aux marins qui salaient le poisson lors des campagnes de pêche à Islande. Les joueurs ont été séduits par ce vocable qui associe dureté d'un métier et consonance flamande. Avec pas moins de sept équipes qui évoluent sur le terrain des maraîchers à Rosendaël, nos Korvers ont terminé 3^{es} l'an passé du championnat de Nationale 1, ce qui place cette équipe senior masculine au 10^e rang de la hiérarchie nationale.

Un quartier aux noms prestigieux

Le quartier Soubise illustre le développement de la ville dans la seconde moitié du XVIII^e siècle. Dunkerque connaît en effet un boom démographique en passant de 10000 à 27000 habitants, ce qui fait dire à certains qu'elle est « la ville du royaume où l'on bâtit le plus ». Les destructions imposées par le traité d'Utrecht en 1713 ont offert l'espace nécessaire au développement. Le commerce est florissant et les manufactures nombreuses. La ville laisse transparaître son aisance à travers son architecture. De très nombreuses maisons sont bâties et de nou-



veaux quartiers sortent de terre. Pour faire face à l'accroisse-

ment de la population, les édiles locaux et quelques particuliers

obtiennent une extension urbaine. En 1750, Louis-Maurice Armand Jeanty et Joseph Thierry sont autorisés à construire douze maisons sur le côté nord de la future rue du Sud. Ce début d'urbanisation privée aboutit quatre ans plus tard à la concession officielle à la ville de terrains des anciennes fortifications. De nouvelles rues y sont dessinées et formeront un quartier prisé par la bourgeoisie. Elles prennent le nom d'un gouverneur militaire (Soubise) ou celui des intendants de Flandres qui représentent le roi (Séchelles, Beaumont, Caumartin...). ◆

Maît' Sion : un caractère bien trempé

Avant la création des Bains dunkerquois, les Dunkerquois disposaient de deux bassins de natation en plein air, sortes d'enclos aquatiques établis dans les fossés des fortifications : le carré Sion près de la porte de Lille et le carré dit « Swem-Plaet » non loin du square Jacobsen à Rosendaël. Le carré Sion avait été aménagé par Frédéric Sion en 1853 à l'ouest du canal de Bergues. On peut s'y baigner, apprendre à nager ou louer de petites embarcations à rames. Le carré possède trois bassins, des cabines de bain et un plongeur de six mètres. Il sera dirigé jusqu'en 1880 par Frédéric Sion. Ce dernier, né à Dunkerque le 27 février 1808, commence à naviguer à l'âge de 8 ans avec son père. Il intègre la marine d'État neuf ans plus tard. À 22 ans, il est chef de la grande hune sur la frégate Thémis et participe à l'attaque d'Alger avec l'escadre de l'amiral Duperré. N'écouterant que son courage, il est l'un des premiers à s'élancer à l'assaut du fort Sidi-el-Ferruch où il réussit à planter le pavillon français symbole de victoire. Cet acte de bravoure lui vaut la croix de la Légion d'honneur ainsi que la cession par la ville du carré où il fondera son école de natation. En effet, dès ses 18 ans, Frédéric Sion se distingue par de nombreux sauvetages. Il sera décoré de plus de quarante médailles pour ses actes héroïques. Le ministre de la Marine lui témoignera son estime en le rattachant à la marine en qualité de gendarme. Lorsque « Maît' Sion » décède le 11 octobre 1892 à l'âge de 84 ans, il est propriétaire du café « Au retour des bains ». La rue qui l'a vu naître, proche de la rue des Passerelles, porte son nom depuis 1897. ◆

Un bain de culture en Citadelle

Attention aux faux-semblants ! Pour profiter de cette piscine-là, nul besoin de porter un maillot ou un bonnet de bain ! Il s'agit en réalité de l'Atelier Culture créé en 1994 au sein de l'Université du Littoral Côte d'Opale. C'est un lieu de formation, de recherche et de création artistique, un laboratoire de pensées et d'interrogations sur la culture d'aujourd'hui. Tout au long de la saison, la Piscine fonctionne comme un espace de diffusion de spectacles vivants, d'expositions, de conférences, et de façon plus informelle comme un lieu de rencontre où on s'essaie à toutes les formes contemporaines de l'art. Mais alors pourquoi ce drôle de nom ? « Dunkerque Magazine »



a interrogé son directeur Hervé Royer. « À l'origine, la Piscine était un laboratoire de recherches scientifiques. Lorsqu'on pénétrait dans le bâtiment, on était frappé par ce qui ressemblait à un grand bassin vide et bleu. Il était parcouru de galeries surélevées, semblables aux couloirs visiteurs de la piscine Paul Asséman. » Si le bleu chatoyant du laboratoire a laissé place au noir d'une salle de spectacle, l'image du bassin est restée et avec elle l'idée d'un bain de culture en Citadelle. ◆